

L'amour en Quatre

Paul Labrèche

Numéro 64, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrèche, P. (2003). L'amour en Quatre. *Brèves littéraires*, (64), 94–100.

PAUL LABRÈCHE

L'amour en Quatre

Un ciel mauve qui se déploie comme un grand drap de satin. Cieux du petit matin. Sous le drap, quelques bancs de parc bayent aux corneilles. Piailllements, coassements et gazouillis chauffent les oreilles de l'aube au front encore plissé de rayons de lune.

Sur un banc de parc, seul, un homme assis. Tout à fait éveillé. Les yeux ronds, le siège bien posé, poids réparti également fesse droite fesse gauche, le dos comme une flèche. Homme à angle droit. D'équerre pour une journée bien remplie.

Des bruits de pas incertains chatouillent les feuillages. Pas feutrés. Presque un chat. Gauche, droite, gauche. Arrêt des pas. Un regard de femme, posé, complice déjà. Madame M. sur Monsieur F. Le regard dans les nuages, le nez flairant la brise légère comme un poète vautré dans le parfum des mots, Monsieur F. creuse et farfouille dans l'arithmétique des cieux, pour y dénicher chiffres et symboles pris au jeu des airs du temps.

Pour les habitués des nouvelles télévisées, il est Mister Météo, homme réputé pour savoir interpréter les arcanes compliqués des Éole et cie. On dit même qu'il ne se trompe jamais.

Ce matin, il a un ballon dans la main. Cadeau d'un clown, p'tit bonheur de caoutchouc, engin météo

chasseur de tornade, on ne le sait pas.

Madame M. s'assied. Elle ouvre un livre au titre suranné : *L'amour en Quatre*. Elle lit n'importe quoi, n'importe où, peu importe. Madame M. souffre d'insomnie chronique qu'elle calme par les mots, les histoires, les romans à l'eau de rose ou de Javel.

Monsieur F. est d'humeur légère. Son cœur est sur l'Hélium. D'une main il referme le livre de madame, le pose sur le banc. De l'autre, il tend le ballon comme s'il offrait la plus belle des roses. Charmée, elle inspire. Envoûtée, elle ferme les yeux un instant. Les oiseaux piaillent toujours. L'aube avance dangereusement dans les chemins de l'amour et du hasard. Un rideau de frissons est levé. Début de l'acte Un.

Monsieur F. : Un joli ballon pour vous, Madame. Une fleur du vent. Un commentaire du temps que mon cœur emballe pour vous.

La voix est chevaleresque. Monsieur F., l'ordinaire Monsieur, a disparu. Madame M. ment légèrement, fait l'étonnée qui s'étonne.

Madame M. : Vous êtes le premier homme qui m'offre une rose qui ne sent rien.

Monsieur F. : Vous êtes la première femme à qui j'en offre.

Deuxième léger mensonge. Cette fois c'est monsieur F. Et vlan, un couple naît.

Madame M. : Est-ce que c'est un signe tout ça ?

Madame M. la mangeuse de signes, l'avaleuse de symboles, la croqueuse de sens, grandit de quatre mètres. Pour être à la hauteur du grand amour.

Monsieur F. sourit, fond, se répand en flaques de bonheur aux pieds de la Géante. Il demande avec ce qui lui reste de filet de voix et de salive s'il peut se rapprocher, la toucher presque mais pas trop. Madame M. *époumone*.

Madame M. : Est-ce que tu vas m'embrasser oui ou non ?

Ils s'embrassent et les oiseaux n'en peuvent plus. L'amour, délié, quitte son banc de parc, invente une ballade, prépare un coin de paradis. Au loin, une musique de Joe Dassin achève le tableau. Le jardin du Luxembourg, pourquoi pas. Fin de l'acte Un.

* * *

Dix jours déjà. Actes à Deux à répétition. Du pur bonheur jusque dans les entractes. L'amour avec un grand A, un grand M, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement des lettres et des scènes de l'amour. M. exulte, F. exalte. Les tourteraux « pitpitent » sur tous les toits.

Au travail, elle piétine, clique et rate plus d'un cliché. Celui-ci est trop flou, celui-là mal cadré ; elle ne voit plus les petits pois, les papiers-mouchoirs, les pièces de viande et rabais de la semaine, la réalité lui faisant cruellement défaut. Elle prend le téléphone.

— J'arrive pas à travailler. J'te vois tout nu dans mon Kodak. Habille-toi grand fou.

Elle raccroche. Elle clique tout croche.

Monsieur F. flotte aussi, perdu entre caresses, cumulus et cunnilingus. Ses prédictions dépassent largement la pluie et le beau temps.

— Aujourd'hui, le soleil vous embrasera le corps, favorisera l'amour, quelques gouttes de pluie apaiseront le feu de vos chairs et à 20 h 12, le soleil tombera dans la lune.

Courriels, téléphones, télécopies à la pelle, Mister Météo défraie la manchette : il dépasse son mandat, la météo c'est pas de la poésie, l'homme est indécent, il a un filet de bave, on ne peut plus lui faire confiance, enfin un artiste, et finalement, j'aime mon homme ; missive toute parfumée, érotique jusque dans la fibre du papier, signée madame M.

François et Marie ne font plus qu'un, François est Marie et son vice-versa, on ne distingue plus mais ça ne fait rien puisque l'amour est un oiseau rebelle qui n'a jamais connu de lois.

Au studio télé, Marie accompagne maintenant François, s'intéresse aux nuages, aux éclairs, aux compotes du temps, cartes, radars et heures d'ensoleillement. Marie emménage dans la tête de François, dans les chiffres de François, dans les prédictions de François.

Au studio photo, François plagie Marie, étudie lumières, ombres, et profondeur de champ, rabais de la semaine, aubaines du mois, promotion d'éternité. François s'accapare l'œil de Marie, les flashes de Marie, découche jusque dans la chambre noire.

Chacun disparaît dans l'autre. L'amour, à toute vapeur, sublime et cristallise sur les parois de leurs regards. Au neuvième mois, François est photographe, Marie est Miss Météo. Ils accouchent l'un dans l'autre.

Puis un jour, la réalité toute crue, toute nue.

— Boulot chérie ?

— Hmm, métro.

— Ah, dodo, alors.

Puis un autre jour encore.

— Pas ce soir chéri.

Puis un autre.

— Pas ce soir chérie.

Puis un de ces quatre, Marie et François, en balade d'amoureux, se prennent le regard en flagrant délit ; l'une sur des fesses pornographiques, l'autre sur une poitrine intersidérale.

Début alors la valse des doutes et tourments, remises en question, remises en liberté, maux de tête et cause toujours. L'angoisse cerne les regards et travaille de nuit. Soupçons par ci, jalousie par là, l'amour est charroyé côté cour côté jardin.

Puis, un jour, inévitablement, *il* fait son apparition : Monsieur David, détective privé. François n'y va plus avec le dos de la cuillère. Précipite le début de l'acte Trois. Commencement de la fin.

François : Je crois que Marie me trompe avec un autre. Pouvez-vous la suivre un peu sans que ça paraisse trop ? Je vais bien payer.

Elle apparaît aussi : Hélène, amie ultrasecrète de Marie.

Marie : Je crois que François me trompe. Peux-tu essayer de le séduire pour voir s'il est fidèle ?

Dans l'espace conjugal, la méfiance fait des mots croisés, a mal à la tête et se couche de bonne heure. En

fait, l'amour est beaucoup plus vert chez le voisin.

David et Hélène traquent leur proie respective. Filatures, lettres anonymes et faux rendez-vous. La mission, celle de l'amour, se déjoue à quatre mains. De rapports quotidiens en rapports quotidiens, David et Hélène intensifient les nappes de brouillard.

— Je pense pas que Marie t'est vraiment infidèle.

— François est pas facile à séduire.

— J'aurais peut-être une piste intéressante. Il faut surtout éviter les faux pas.

— Peut-être que je suis rendue trop moche pour séduire un homme.

— J'arrive à rien. Marie échappe à toute logique.

— Peut-être que François a rencontré une femme du sexe masculin.

Puis, un jour, au parc, David suit Marie observant François se laissant séduire par Hélène. Toutes les mains sont prises dans le sac. Coup d'envoi de l'acte Quatre.

Hélène : Qu'est-ce que tu fais là ?

David : Mon travail.

Hélène : Il me semble, oui.

David : Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

Hélène : Je rends un service à une amie. Dis-lui s'il te plaît, Marie, que c'est pour toi que je séduis François.

Marie : (*qui vlan*) Pour un service, t'avais plutôt l'air d'aimer ça, salope.

David : (*ton cocufié*) Je te crois pas Hélène, dis-le

que tu me trompes avec ce salaud qui m'a engagé pour me confondre. Je gage que c'est toi qui paies en plus.

Marie : (*à bout portant*) Qu'est-ce que j'entends François ? Tu me fais suivre ? T'es fou ou quoi ? Bravo pour la confiance !

François : Pis toi ! Tu m'envoies ta salope entre les pattes. C'est du joli.

Hélène : La salope vous emmerde !

Coups de théâtre, quiproquo, lieux communs, dialogues de sourd et macédoine de mauvaise foi, l'amour bat de l'aile sérieusement. La scène vire au gris, au noir, éclairs et effets de tonnerre. Mister Météo ne l'avait pas prévu. Lui qui ne se trompe jamais.

L'amour : Je vous quitte.

Il a parlé. Il a toujours le dernier mot. L'amour trahi, détruit. *Eros ex machina*. Il retourne sur son banc. S'allonge. Plus froid que la mort. Sombre dans le sommeil. Hibernation de l'amour. Avant de se remettre à la table des négociations avec Cupidon, Vénus, Aphrodite et cie.

À l'aurore, les oiseaux reprendront du service. Au printemps. Au prochain millénaire. L'amour se réveillera de son cauchemar. Peut-être.

Et sous les draps, Monsieur F., Madame M., voudront bien reprendre depuis le début.

Je : Je suis François.

Je : Je suis Marie.

Enchanté.